



Sebastian Cremers en pause-café chez Starbucks avec son petit Karl, 8 mois.

PHÉNOMÈNE **BABYMANIA** À BERLIN

Pour la première fois depuis 40 ans, la natalité redécoule en Allemagne. Un baby boom très bobo, entre yoga pour enfants et nouveaux pères, qui a pris ses quartiers à Prenzlauer Berg, en plein cœur de l'ancien Berlin-Est.

«Un enfant avant la trentaine. Après, c'est trop vieux.» Alanguie sur une couverture, Sarah Suki, 28 ans, joue avec son premier rejeton. Paul vient de fêter ses huit mois alors que maman achève ses études de droit. «D'abord le bébé et ensuite un travail», professe-t-elle le plus sérieusement du monde. Assises à ses côtés, ses deux copines Inka et Susanna, 27 et 29 ans, opinent du chef, en pouponnant leur propre progéniture potelée. Bridget Jones n'y survivrait pas: bienvenue à Prenzlauer Berg, un ancien quartier de l'Est berlinois, devenu depuis quelques années l'eldorado des branchés mais aussi des hochets.

L'arrondissement est emblématique du réveil surprise de la natalité outre-Rhin. Car 2007 signe l'année bébé en Allemagne: exit donc les célibataires et les nullipares! Pour la première fois depuis quatre décennies, le nombre de naissances y a augmenté.

690 000 nouveaux-nés y ont poussé leur premier cri, soit 10 000 de plus qu'en 2006, le «signe d'un possible renversement de tendance» selon les experts. Car depuis les années 70, la courbe des naissances ne cesse de chuter: la fécondité des Allemandes plafonne à 1,3 enfants, l'un des scores les plus faibles d'Europe, juste après la Pologne. Un taux insuffisant pour assurer le renouvellement des générations. D'après les statistiques, 40% des femmes de plus de 35 ans diplômées de l'enseignement supérieur ne sont pas mères de famille. Les raisons de cette fécondité en berne sont multiples: un système de crèches peu développé et les préjugés d'une société plutôt conservatrice à l'égard des «Rabenmutter» («mères corbeaux»), celles qui associent emploi et maternité, poussant leurs enfants hors du nid à un stade prématuré.

Mais aujourd'hui, dirait-on, la révolution du nourrisson est en marche. Sur la Helmholtzplatz, nichée sous les tilleuls et encerclée d'immeubles bourgeois aux façades pimpantes, têtes blondes hyperactives et punks tatoués se partagent le square. Un ancien transformateur électrique couvert de tags a été reconverti il y a trois ans en café pour enfants: le KiezKind («quartier des marmots») propose désormais ses bacs à sable aux enfants et son bar aux mamans. On y sirote un cappuccino ou on papote entre primipares. Quelques papas, l'air un peu perdus, jonglent entre les biberons ou s'essaient à la trotinette. L'air est fait de babilllements et de glaces au chocolat, le décor de verdure, de poussettes et de trentenaires stylés exhibant fièrement leurs répliques miniatures.

BABY-BOOM À BERLIN



Le congé parental allemand, calqué sur le modèle nordique, offre deux tiers du salaire pendant un an

Face à une telle invasion de bambins, les médias ont rebaptisé l'endroit « Kinderland ». Sarah Suki trouve ça plutôt agréable de vivre dans la « nurserie de l'Europe ». En 2007, le district de Pankow, auquel appartient l'arrondissement, enregistrait 4 144 naissances, 413 nouveaux-nés de plus que l'an passé. Pour Reiner Klingholz, directeur de l'Institut pour la population et le développement de Berlin, ce baby-boom localisé relève « davantage du mythe urbain que d'une fertilité miracle. D'autres endroits à Berlin, comme Neukölln, épice de la communauté turque, connaissent une natalité plus forte. » Mais plus discrète.

Il faut reconnaître que la chancelière Angela Merkel et son gouvernement ne ménagent pas leurs efforts. Face aux prédictions pessimistes du Bureau fédéral de la statistique – un « péril démographique » à l'horizon 2050 avec une personne sur trois âgée de plus de 60 ans et un système de retraites en panne – la relance de la natalité est devenue une priorité nationale. En janvier 2007, Ursula von der Leyen, ministre de la Famille et elle-même mère de sept enfants, lançait une mesure phare: l'Elterngeld (« allocation parents »), un congé parental calqué sur le modèle des pays scandinaves. L'indemnité, équivalant aux deux tiers du salaire (plafonnée à 1 800 euros maximum) est allouée à celui des deux parents qui décide de rester à la maison pour s'occuper du nouveau-né. Le programme peut durer un an pour un parent seul, et 14 mois si les deux alternent la garde. Coût de la facture pour le gouvernement: 3,9 milliards d'euros par an.

Les premiers résultats s'annoncent encourageants: 720 000 parents ont déposé un dossier, dont 87 900 nouveaux papas. « C'est un pas dans la bonne direction, car les pays qui enregistrent le plus grand nombre de naissances sont aussi ceux où le taux de professionnalisation des femmes est le plus élevé », reconnaît Reiner Klingholz.

« Il est évident que cette aide est très appréciable lorsque l'on travaille », souligne Jill Bueldt, une journaliste de 35 ans. « Mais Berlin reste la seule ville vraiment "baby-friendly" du pays. Pour la naissance de Luise, je me suis installée ici parce que l'infrastructure pour les enfants est idéale. Il y a une ambiance familiale, et en même temps de nombreux bars ou restaurants pour continuer à sortir. » Héritage de l'ancienne RDA, plutôt avant-gardiste en terme de politique familiale, Prenzlauer Berg regorge de « kitas », les crèches et garderies publiques



Avec ses supermarchés bio, ses squares et ses bars pour parents, le quartier de Prenzlauer Berg est plutôt baby-friendly.



24 HEURES DE LA VIE D'UN BERLINOIS

Un papa poule à la carrure de déménageur. À la naissance de Karl, en novembre dernier, Sebastian Cremers, 29 ans, n'a pas hésité à prendre son congé parental. Un an pour s'occuper à temps plein de son premier fils, en bénéficiant de l'Elterngeld, soit les deux tiers de son précédent salaire. Ancien concepteur de jeux vidéo, il n'a aucun remord d'avoir quitté la jungle professionnelle: « Je suis vraiment satisfait de rester à la maison. J'aime travailler, mais plus encore m'occuper de Karl », souligne-t-il. Un discours décomplexé qui tranche avec la répartition traditionnelle des rôles en Allemagne. « J'ai parfois l'impression d'être la mauvaise mère et lui le père idéal », lance en riant sa femme, Anna, 28 ans. « Mais je voulais absolument rebosser après la naissance du bébé, et c'est plutôt rassurant que Sebastian s'en occupe: il est beaucoup plus patient que moi. » Vers 6 ou 7 h, ce « nouveau père » se lève, habille son fils et lui prépare son petit-déjeuner alors que maman s'en va. Ensuite, joies de la modernité, c'est « vidéoconférence avec les grands-parents grâce à Skype ». Puis cap sur le supermarché bio pour les courses: si Karl est tranquillement endormi sur son ventre, le papa kangourou reste attentif et ne choisit que des produits frais et écolo. Une petite pause-café en tête-à-tête avant de repartir pour la maison, déjeuner, sieste et, en début d'après-midi, Sebastian accompagne Karl aux cours de « Pékipp », des jeux psychomoteurs pour les tous petits (trois à six mois), l'activité à la mode outre-Rhin. « Là, comme au Kindergarten, je suis quasiment le seul père présent », confie Sebastian, visiblement réjoui. Le soir, Karl s'endort parfois avant que maman ne rentre. Si Anna gagne très bien sa vie en tant que publicitaire online, elle reconnaît être parfois jalouse. « J'ai parfois l'impression qu'il se débrouille mieux que moi. » Karl, lui, n'a rien contre.

BABY-BOOM À BERLIN



Des nouveaux parents, jeunes, mais qui ont généralement des revenus confortables.



Ce baby-boom en technicolor génère un business fécond, du yoga pour enfants au coaching parental



ou privées. Jardins d'enfants, magasins de jouets ou librairies pour bambins se sont multipliés ces dernières années dans le périmètre de l'ex «triangle LSD» formé par les rues Lychener, Stargasder et Dunckerstrasse. Layette et poussette font ainsi partie des accessoires indispensables des autochtones. Pour l'instant, le baby-boom en technicolor génère un business assez fécond. Le Kinder Dentist, un cabinet dentaire réservé exclusivement aux petites dents des petits patients vient d'ouvrir sur la Kollwitzplatz, le coin chéri des Américains et des Français expatriés, et connaît des listes d'attente épiques. Quant aux cours de yoga pour enfants à partir de trois ans, ils affichent complet. Sans oublier le coaching pour parents ou les séances de «Baby Schwimm» (bébés nageurs). Tarifs: 11 euros la demi-heure, 225 euros le trimestre.

Alors que les grossesses s'exhibent fièrement et que les landaus colonisent les trottoirs, certains stigmatisent un «effet domino», une simple mode qui s'effacera pour laisser libre cours à une autre.

«C'est vrai que le quartier devient un véritable ghetto pour enfants», reconnaît Kerstin Lappe, une responsable clientèle de 32 ans, enceinte de huit mois. Prenzlauer Berg n'a pourtant pas toujours été le laboratoire des codes et modes d'une parentalité chic et toc. Dans les années 80, le quartier ressemblait davantage à un paradis du toxico, symbole de la faillite de l'État communiste, entre magnifiques façades en ruines et repaires de marginaux. Après la chute du Mur, Prenzlauer se retrouve investi par les artistes et les intellectuels, provoquant un boom immobilier, et connaît un embourgeoisement rapide avec une hausse des loyers impressionnantes. «Il y a peu ou pas de mixité sociale: la population est dominée par les classes aisées

ou les étrangers fortunés. Et plus de la moitié des habitants ont moins de 35 ans», souligne encore le sociologue Reiner Klingholz.

Les jeunes parents du quartier vont néanmoins devoir faire preuve de pragmatisme. «C'est devenu impossible de trouver une place en crèche, il faut quasiment réserver avant de tomber enceinte», ironise Kerstin Lappe. Néanmoins, la ministre de la Famille a répondu à tout. D'ici 2012, 500 000 nouvelles places en crèches devraient être créées. Objectif: garantir une place à un enfant sur trois avant trois ans, contre une pour dix aujourd'hui. Le coût du projet est estimé à 12 milliards d'euros, dont quatre doivent être assurés par l'État fédéral, et huit par les Länder (États régionaux). Parallèlement à la construction de nouvelles crèches, le gouvernement vient de décider d'augmenter le nombre de «nourrices agréées». Il voudrait porter leur effectif, de 100 000 actuellement, à 200 000 en 2013. 30% des enfants de moins de trois ans seraient ainsi gardés par des nounous. Ces réformes engagées risquent pourtant d'avoir du mal à changer les mentalités. «Les femmes de l'ancienne Allemagne de l'Est ont toujours travaillé ET fait des enfants, indemnité ou pas», glisse Nadia Schwarzbek, 26 ans, une «Ossie» vivant depuis toujours à Prenzl'er. «De l'autre côté, les choses sont toujours différentes.» Une fracture qui tombe mal, alors que l'Allemagne s'apprête à célébrer cette année les 20 ans de la chute du Mur et de la réunification.

PRUNE ANTOINE

URSULA VON DER LEYEN : PAMPERS ET POLITIQUE

Fille de l'ancien ministre-président de Basse-Saxe, Ursula von der Leyen, 49 ans, membre de la CDU (Union chrétienne démocrate) gère depuis 2005 le portefeuille de la Famille et des Affaires sociales au sein du cabinet Merkel. Cette terreur des féministes à l'ancienne a d'abord exercé la médecine, avant d'être rattrapée par le démon de la politique. Une passion qui ne l'empêche pas de profiter de son mari et de ses... sept enfants. Désireuse d'encourager les femmes qui travaillent à avoir des enfants, elle privilégie l'approche volontariste avec des mesures comme l'Elterngeld ou la multiplication des crèches, qui suscitent les vives critiques des conservateurs.